



**HAL**  
open science

## L'écriture du breton dans l'histoire. Essai de synthèse

Yves Le Berre

► **To cite this version:**

Yves Le Berre. L'écriture du breton dans l'histoire. Essai de synthèse. La Bretagne Linguistique, 1991, 7, pp.153-176. 10.4000/lbl.7326 . hal-04579254

**HAL Id: hal-04579254**

**<https://hal.univ-brest.fr/hal-04579254>**

Submitted on 17 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



---

# L'écriture du breton dans l'histoire. Essai de synthèse

*The writing of Breton in history. An attempt at synthesis*

**Yves Le Berre**

---



## Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/7326>

ISSN : 2727-9383

## Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

## Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1991

Pagination : 153-176

ISSN : 1270-2412

## Référence électronique

Yves Le Berre, « L'écriture du breton dans l'histoire. Essai de synthèse », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 7 | 1991, mis en ligne le 04 janvier 2022, consulté le 15 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/7326> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.7326>

---

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# L'écriture du breton dans l'histoire. Essai de synthèse

*The writing of Breton in history. An attempt at synthesis*

Yves Le Berre

---

- 1 Il existe une histoire littéraire et culturelle de la Bretagne, publiée par le CRBC en 1987<sup>1</sup>. Plusieurs d'entre nous ont apporté une pierre à ce monument. Tels qu'ils sont, ses trois volumes ont l'inestimable mérite de rassembler une très grande quantité d'informations à jour sur un thème complexe, aux multiples facettes. Aucune autre région de France ne peut sans doute se prévaloir d'une telle somme sur sa propre histoire culturelle.
- 2 Mon intention n'est pas de remettre en chantier, à partir du seul point de vue de la littérature du breton, toute cette entreprise. Une vie entière de chercheur n'y suffirait pas et seule une équipe de spécialistes travaillant dans le cadre d'un programme coordonné pendant une ou deux décennies pourrait espérer en améliorer sensiblement le contenu.
- 3 Seulement, les chapitres qui traitent de la littérature de la langue bretonne y ont été rédigés par une dizaine de personnes dont les points de vue étaient forcément divers, pas toujours complémentaires. En outre, un temps assez long s'est écoulé entre la rédaction de ces chapitres et la publication de l'ouvrage, puis entre la publication et ce jour. Pour ce qui me concerne, les deux chapitres que j'ai signés avec Jean Le Dû reposent sur une information et sur une réflexion qui remontent au début des années 1980. On comprendra mon désir de dépasser ici le stade un peu élémentaire de la nomenclature, du classement et de la description sociologique dont j'avais dû me contenter, faute de mieux, à cette époque.
- 4 La répétition annuelle pendant ce temps d'un cours général d'histoire de la littérature de langue bretonne dispensé à nos étudiants de licence m'a en effet conduit à appréhender le phénomène historique de l'écriture du breton d'une façon plus globale et plus cohérente que lors de mes premières recherches. Même s'il est certain que je ne peux prétendre être devenu spécialiste de toutes les époques, de tous les genres et de

tous les auteurs, il m'est peu à peu apparu que cette histoire possédait une sorte de logique interne qui en expliquait les articulations successives.

- 5 Il reste bien entendu possible que cette logique ne soit qu'une illusion et que l'ensemble de ma théorie soit un artefact né d'une trop grande confiance en l'unité fondamentale du monde sensible ; du moins introduit-elle un ordre positif dans ce qui n'était jusqu'à présent que le récit déprimant d'une longue décadence.

\*

- 6 L'histoire des textes bretons s'étend sur six siècles et demi, des quelques phrases datées, du milieu du quatorzième siècle et constituant ce qu'on appelle « le breton d'Ivonet Omnès<sup>2</sup> », à nos jours. Avant cela, on ne dispose pas même d'un fragment de texte en langue bretonne.
- 7 Cela ne signifie pas qu'il n'ait pas existé plus tôt que cela une littérature en Bretagne, voire une littérature en langue bretonne. Mais, pour autant qu'on le sache, les seuls éléments acculturés de la société d'alors – quelques dizaines de moines tout au plus à chaque génération – ne couvraient leurs parchemins que de mots latins<sup>3</sup>. Et les premiers textes littéraires d'origine bretonne que l'on a conservés sont écrits dans la langue « de classe » de la noblesse ouest-européenne après Hastings : le français<sup>4</sup>. Si donc littérature en langue bretonne il y eut à cette époque, elle était orale (comme bien d'autres) et seule une connaissance très indirecte, peut-être très infidèle, nous en est permise<sup>5</sup>.
- 8 Il nous faut expliquer pourquoi le statut du breton change peu après la guerre de Succession de Bretagne<sup>6</sup>, épisode important de la guerre de Cent Ans<sup>7</sup>, au point que des textes écrits dans cette langue sont jugés dignes de passer à la postérité.
- 9 On sait que de nouveaux ordres réguliers, tout particulièrement ceux qui vivaient de la charité des fidèles et que l'on nommait pour cette raison les « mendiants », ont apporté un souffle nouveau à la spiritualité chrétienne du temps<sup>8</sup>. Ils se sont installés en Basse-Bretagne dans les deux derniers tiers du quatorzième siècle<sup>9</sup> et tout au long du quinzième<sup>10</sup>. Leur prédication dans la langue du pays, leur fécondité en saints immédiatement populaires<sup>11</sup>, la sincérité et la simplicité de leur spiritualité<sup>12</sup> attirent vers eux la foule des fidèles, mais aussi les fondations nobles et les dons des bourgeois. Car c'est dans les villes qu'ils créent leurs établissements. Ils y trouvent le soutien de citadins enrichis depuis peu par le négoce (drap, toiles, vin, sel, peaux, commerce maritime) et en passe de former une petite classe bourgeoise, grâce aux privilèges et franchises obtenus en échange de leur soutien financier aux ducs, particulièrement en temps de guerre. C'est, je crois, de la jonction entre ce nouveau courant spirituel et cette nouvelle formation socio-économique que naîtra la première littérature constatable du breton. Longs poèmes méditatifs sur les fins dernières de l'homme<sup>13</sup> ou sur l'exemplarité de la Vierge<sup>14</sup> peut-être destinés aux premières confréries pieuses de corporations marchandes ; mystères représentés à l'occasion de fêtes patronales<sup>15</sup> et renforçant le prestige des uns et des autres sur la communauté urbaine. Ce système socio-spirituel fonctionnera jusqu'à la fin du seizième siècle (voire un peu au-delà, jusqu'au milieu du dix-septième).
- 10 Une thématique obstinée : l'égalité de tous devant la mort ; la dénonciation des péchés de nouveaux-riches (luxure, gourmandise, avarice...) ; le culte des saints protecteurs de

terroirs et de métiers. Une forme prosodique (tous ces textes sont écrits en vers<sup>16</sup>) complexe, aux enchâssements réguliers bien accordés aux splendeurs architecturales du gothique flamboyant et peut-être culturellement apparentés aux exercices des *rederijkers* flamands<sup>17</sup>.

- 11 La dissolution de ce « système » culturel, entre les guerres de la Ligue catholique et le début du règne de Louis XIV, a sans doute des causes multiples. Mais on ne peut pas ne pas remarquer qu'elle correspond chronologiquement au déclin des deux forces qui l'entraînaient. La force spirituelle des mendiants, victimes de leur trop grand succès et aspirés par les attraits du monde : leur recrutement faiblit, leur popularité fléchit, de nouveaux ordres porteurs de nouveaux idéaux viennent les concurrencer. La force économique des bourgeoisies urbaines, qui marque le pas au dix-septième siècle – mais c'est surtout le mode de vie et les aspirations culturelles de ces familles fortunées qui ont changé : elles commencent à pénétrer les institutions ecclésiastique, juridique et administrative ; le français est l'indispensable moyen de leur ascension sociale.
- 12 La petite noblesse vivant dans ses manoirs des champs, la petite bourgeoisie campagnarde et maritime, les gros paysans-artisans (des tisserands, des éleveurs de chevaux) commencent au dix-septième siècle à constituer ce qui deviendra bien plus tard un véritable « bloc agraire » et acquerra après la Révolution une position hégémonique sur le monde rural. Sa culture sera progressivement, mais profondément et durablement marquée par la Réforme catholique, conduite en Basse-Bretagne par de nouveaux venus, les jésuites.
- 13 Par leurs missions<sup>18</sup> ceux-ci influencent les masses rurales ; dans leurs deux collèges<sup>19</sup> ils forment une bonne partie des cadres sociaux de toute la Basse-Bretagne ; grâce aux séminaires<sup>20</sup>, ils orientent directement ou indirectement la formation du clergé séculier. Jusqu'à leur suppression dans les années 1760, ils seront le moteur intellectuel de la région.
- 14 C'est sous leur influence spirituelle que se répandent dans les campagnes ces sociétés pieuses qui, rassemblant dans chaque paroisse quelques dizaines de personnes, auront une action acculturatrice considérable, encore mal connue. Ce nouveau public, qui n'appartient ni aux couches inférieures ni aux couches supérieures de la société, sera le destinataire de toute une littérature en breton. Cantiques, livres d'instruction religieuse, d'édification et de dévotion se multiplieront alors pour informer une piété plus individuelle, plus intériorisée<sup>21</sup>. C'est aussi probablement à partir des collèges de Quimper et de Vannes que se répand une nouvelle modalité du drame en breton : inspiré par des sujets divers (toujours religieux ou moraux), écrit en alexandrins classiques, mais délaissant la rigueur des trois unités pour suivre le modèle foisonnant de la *comedia* espagnole<sup>22</sup>.
- 15 La ruine de ce système culturel sera causée par la disparition des jésuites, une génération avant 1789, par le déclin du commerce des toiles et la crise économique générale de la seconde moitié du dix-huitième siècle, enfin par les conséquences directes de la Révolution elle-même. Mais bien des ouvrages publiés en breton dans les deux derniers siècles de l'époque moderne prolongeront leur carrière jusqu'à la Première Guerre mondiale, parfois au-delà<sup>23</sup>.
- 16 La révolution de 1789 va considérablement modifier le statut social du breton écrit. Le système électoral, même restreint, fait entrer dans le corps politique une majorité de ruraux ignorant totalement le français ou le connaissant très mal. Pris en tenaille entre

le désir d'universaliser l'usage de la langue nationale comme expression de la raison et la nécessité de faire connaître au peuple-roi l'esprit et la lettre de la Loi, les dirigeants révolutionnaires nationaux (Barère, Grégoire) tiendront des discours radicalement hostiles au maintien du morcellement linguistique de la France ; mais localement, en pratique, il faudra bien en tenir compte. La traduction d'un grand nombre de lois et décrets, de jugements des tribunaux révolutionnaires ; les appels au peuple, les déclarations de généraux chargés de réprimer la chouannerie confèrent au breton un rôle qu'il n'avait encore jamais tenu au cours de son histoire : celui de langue de communication entre le pouvoir et les citoyens. Symétriquement, l'opposition cléricale-monarchiste, dès son apparition, utilise massivement la chanson dramatique ou satirique comme moyen de propagande, faisant ainsi du breton, pour la première fois, une langue polémique.

- 17 Mais les uns et les autres se heurtent à un obstacle considérable : telle qu'elle est, la langue bretonne leur paraît pauvre, rude, naïve. Elle n'a pas bénéficié, comme le français, de siècles de pratique intellectuelle, juridique, diplomatique, artistique et philosophique. Leur production reflète en conséquence diverses attitudes dont on peut dire que, *mutatis mutandis*, elles traverseront toute l'époque contemporaine, jusqu'à nos jours. Certains acceptent le breton comme une réalité provisoirement incontestable, mais dont il faudra à terme se débarrasser ; d'autres pensent que, malgré son retard historique, le breton est perfectible et que, le niveau culturel de ses locuteurs s'élevant, il pourra devenir une langue de plein exercice ; les derniers considèrent que, loin d'être un défaut, la « naïveté » du breton est une vertu ; restée proche de ses origines (celles mêmes de l'humanité), ayant gardé toute sa pureté initiale, cette langue a conservé une vigueur, une énergie expressive que d'autres ont perdues ; elle est donc plus propre que ces dernières à exprimer les sentiments forts que va découvrir la génération préromantique<sup>24</sup>.
- 18 Les passions éteintes, les dernières années de la Révolution et la décennie impériale cantonneront le breton dans un rôle plus modeste. Mais tant que le peuple des campagnes restera unilingue et électeur, l'usage politique et polémique de son idiome se maintiendra.
- 19 Après la Révolution, une partie de la petite et moyenne paysannerie accède à la propriété de la terre, donc à une certaine aisance. Elle envahit peu à peu les conseils municipaux et prend une importance politique considérable, dans une France encore massivement rurale. C'est encore une fois la religion qui lui fournit sa cohésion idéologique, dans le cadre de la renaissance catholique conduite par les évêques et le clergé paroissial, de la Restauration à la troisième république.
- 20 Aiguillonnée à la fois par une demande culturelle plus pressante, par la concurrence des missionnaires protestants venus du pays de Galles et par les premiers progrès de l'esprit républicain (de plus en plus anticlérical), l'Église réagira en multipliant les livres et brochures et en créant les premiers périodiques bretons susceptibles de lui conserver la direction spirituelle de la paysannerie<sup>25</sup>.
- 21 Par ailleurs, la laïcisation progressive de la culture, parallèlement à celle de l'État, suscitera le développement d'un genre littéraire original : la chanson imprimée sur feuille volante. Informatives, lyriques, narratives, morales, ces chansons sont une sorte de gazette populaire aux mille voix. Souvent composées par des gens très pauvres, parfois analphabètes, interprétées sur les marchés agricoles ou dans les pardons, vendues pour un sou au public, elles poursuivront leur carrière jusqu'au milieu de

notre siècle. Mais à ce moment, la pénétration des médias de langue française dans leur lectorat d'élection étant devenue générale, elles disparaîtront.

- 22 À la veille de la Première Guerre mondiale, seuls les plus âgés et les plus pauvres des ruraux sont encore privés d'une maîtrise suffisante de la langue nationale. Souvent obligés d'aller gagner leur vie loin du pays, devenus en outre des citoyens à part entière, les travailleurs agricoles acceptent mal cet isolement linguistique et culturel. Ils secondent généralement les efforts des instituteurs qui enseignent la lecture, l'écriture et le français à leurs enfants. Pendant encore quelques décennies, cette couche sociale lira le breton mieux que le français et fournira l'ultime lectorat populaire de la littérature bretonne. Mais après 1945, elle l'abandonnera très rapidement. À ce moment, l'ensemble de la population, sans encore délaisser dans l'usage quotidien la langue régionale, sera entièrement alphabétisé et à même de comprendre et de parler convenablement le français. Un processus millénaire se terminera alors.
- 23 Ce survol, bien trop rapide, de six siècles d'histoire du breton écrit est en même temps l'histoire de l'acculturation de toute une population : de l'oralité totale qui baignait la production et la diffusion littéraires jusqu'aux quatorzième et quinzième siècles, oralité à laquelle échappait seule la fraction de la noblesse et du clergé déjà francisée, se dégage peu à peu, à la fin du Moyen Âge et au cours de la Renaissance, un système d'écriture du breton suscité par la rencontre entre une offre et une demande culturelles nouvelles : respectivement celle des moines mendiants et des riches bourgeois. Puis les effets conjugués de la Réforme catholique et de la réalisation de l'économie bas-bretonne reproduisent le même phénomène, sous des formes différentes, dans des couches sociales plus modestes bien qu'encore très minoritaires. Plus tard encore, l'édification du système clérical dans les campagnes bretonnantes, accompagnant la montée de la paysannerie moyenne, donne un nouveau souffle à cette lame de fond. Enfin, la démocratisation et la laïcisation culturelles voulues par la III<sup>e</sup> République, favorisées par l'élévation progressive du niveau de vie des grandes masses non-possédantes, conduiront l'onde de l'acculturation jusqu'aux confins de la société bretonne. Si, pour la commodité de la démonstration, nous avons distingué six périodes, ce n'est nullement dans l'intention de dissimuler ce que la propagation de la lecture-écriture au cours des six cents dernières années a de continu : elle s'infiltre dans les différents groupes, l'un après l'autre, en commençant par le haut de la pyramide sociale, comme une masse d'eau dans une éponge.
- 24 Ce qui distingue la Basse-Bretagne des régions francophones voisines, c'est qu'ici existe une langue tout à fait différente du français, que l'expansion historique de ce dernier tend à refouler pratiquement hors des villes, dans les milieux moins denses, moins riches, moins instruits. Nous avons donc affaire à une double acculturation : la première, acculturation proprement dite, se définit par l'apprentissage de la lecture et de l'écriture et utilise forcément le vecteur du breton, seul moyen de communication connu des acculturants du moment ; la seconde, acculturation linguistique, propage la connaissance du français, d'abord à côté du breton puis à sa place.
- 25 Entre l'une et l'autre de ces deux acculturations s'observe un décalage chronologique plus ou moins important selon les époques. C'est dans l'espace de temps qui les sépare qu'apparaît, pour un groupe social donné, la nécessité d'une production écrite en breton. Avant la première acculturation, cette pratique serait sans objet : les textes

n'auraient pas de lecteurs ; après la seconde acculturation, elle perd sa raison d'être : les lecteurs sont passés au français.

- 26 Le fait que les premiers groupes acculturés sont les moins nombreux et que les derniers acculturés sont très majoritaires dans la société rurale explique un paradoxe apparent : plus le statut social du breton se dégrade, siècle après siècle, plus la production de textes s'accroît. C'est seulement que le nombre de ceux qui se trouvent entre les deux acculturations augmente régulièrement.
- 27 Le sixième et dernier cycle de la double acculturation des bretonnants s'est achevé dans les années 1950-1960, avec la disparition des derniers unilingues et la minoration du breton sur son propre territoire. On peut dire qu'aujourd'hui tous les habitants de la région savent lire et écrire et sont capables de s'exprimer en français. Parallèlement, l'ancienne littérature traditionnelle purement orale ne se survit plus guère que comme folklore. La logique voudrait donc, semble-t-il, que l'écriture du breton elle-même, faute d'une clientèle obligée, vive ses dernières heures.

\*

- 28 Pourtant, la quantité de textes originaux et de traductions publiés chaque année en breton ne diminue pas. De nouveaux auteurs apparaissent, de nouveaux genres entrent dans le champ de cette littérature contemporaine (le haïku, la bande dessinée). Plusieurs caractères fondamentaux distinguent toutefois cette production de celle que nous avons précédemment décrite.
- 29 La langue dans laquelle elle est écrite est très éloignée des parlers oraux encore en usage dans la population rurale : lexicalement puriste, elle cherche à remplacer systématiquement les mots empruntés au cours de l'histoire au français par des mots restaurés, par des mots empruntés au gallois, par des mots forgés<sup>26</sup> ; elle est en pratique illisible par un bretonnant naturel, sauf par apprentissage. Sa syntaxe a inversement subi une influence considérable de celle du français.
- 30 Cette forme linguistique ne se transmet pas comme le breton vivant au sein de la famille (pour les variétés orales spontanées) ou dans le cadre de la pratique religieuse (pour les anciennes variétés écrites). La reproduction de son « locutorat » est assurée par le canal d'associations volontaires, par l'École et par les médias.
- 31 Les écrivains qui en font usage ne sont plus comme autrefois des prêtres de paroisses rurales, des propriétaires terriens, ou encore ceux que l'on appelait des clercs<sup>27</sup> ; ce sont pour l'essentiel des citoyens instruits, pour lesquels le breton est une langue culturellement seconde, souvent apprise. Les enseignants paraissent constituer parmi eux le groupe le plus important.
- 32 Leurs lecteurs appartiennent aux mêmes milieux urbains : enseignants, étudiants, fonctionnaires, membres de professions libérales, bénéficiant en général d'un niveau d'instruction au moins secondaire ; ils résident souvent hors de Basse-Bretagne, en Haute-Bretagne, à Paris.
- 33 Enfin, les thèmes abordés dans ces textes ont un caractère fortement égocentrique : ils sont majoritairement consacrés aux problèmes du déclin de la société rurale bretonne, à la question de la survie de la langue bretonne et d'une culture régionale spécifiquement bretonne. Le lyrisme, les grands problèmes humanitaires, spirituels ou sociaux liés au monde contemporain en général n'y occupent qu'une place marginale.



- 34 Il n'est certes pas étonnant qu'une vie littéraire pluriséculaire connaisse de profondes évolutions. La littérature française du vingtième siècle n'a plus grand-chose de commun avec celle du Moyen Âge. Mais ni le roman arthurien, ni la Pléiade, ni le Grand Siècle, ni le romantisme ne semblent à un écrivain français contemporain faire partie d'un univers culturel étranger au sien. Ce qui est différent dans le cas du breton, c'est que cette nouvelle littérature possède des traits distinctifs si accusés qu'ils la situent sur tous les plans en rupture historique avec celle que nous décrivions dans la première partie de cet essai.
- 35 Si donc elle n'est pas le simple produit d'une ancienne tradition et de nouvelles conditions d'exercice de l'écriture et de la lecture dans la société de langue bretonne, si elle nous apparaît et, mieux encore, si elle se présente elle-même comme un phénomène radicalement contemporain, il est assez facile d'en repérer les premières manifestations. C'est évidemment autour de la publication du *Barzas Breiz*<sup>28</sup> de 1839 que se situe sa date de naissance. On peut noter dès le Premier Empire les signes de sa gestation, dans ces années où furent commencées dans des manoirs campagnards les premières collections de chansons populaires bretonnes.
- 36 Mais c'est surtout l'œuvre principale d'Émile Souvestre, un journaliste parisien d'origine morlaisienne, *Les Derniers Bretons* (1836), qui en annonce l'avènement. Le titre est calqué sur celui du roman de James Fenimore Cooper *Le Dernier des Mohicans* ; le texte a pour but de fixer à jamais les caractères d'une Bretagne millénaire dont la révolution de 1789 a sonné le glas et qui s'éteint doucement sous les yeux des contemporains. Pas plus que le *Barzas Breiz*, *Les Derniers Bretons* n'est un texte contre-révolutionnaire. Ni l'un ni l'autre n'a pour but de persuader ses lecteurs de l'urgence d'un retour culturel vers le passé. Tous deux sont profondément pénétrés de nostalgie, mais ils expriment également un espoir : celui de voir les valeurs de la ci-devant Bretagne traverser les épreuves de l'heure et féconder, sous d'autres formes, les temps présents.
- 37 Peuple-poète, peuple désintéressé, empreint d'une religiosité plus spontanée et naturelle qu'institutionnelle, enfin peuple-patriote indéfectiblement attaché aux marques de sa nationalité, le peuple breton aurait ainsi gardé intactes au fond de ses montagnes et de ses landes<sup>29</sup> les énergiques vertus primitives que l'argent, l'État et le cosmopolitisme culturel ont assassinées en France depuis les débuts de la centralisation royale et ceux de l'économie marchande, ceux du protestantisme et du libre examen. Pour très peu de temps encore il pourrait offrir à un peuple français moralement ruiné la source vive de sa restauration.
- 38 C'est surtout autour du vicomte Hersart de La Villemarqué que se constituera un premier mouvement littéraire qui s'auto-proclame « nouvelle école » et prétend renouer avec les antiques traditions de la poésie bardique. À travers bien des échecs, mais aussi grâce à quelques succès retentissants, on peut en suivre les progrès dans la société provinciale contemporaine, jusqu'à nos jours.
- 39 Les premiers tenants de cette Nouvelle École sont, on l'a déjà vu, essentiellement des membres – hommes et femmes – de la noblesse terrienne. Leur activité correspond à peu de chose près à la chronologie du romantisme continental : Premier Empire, Restauration et Monarchie de Juillet. Sous le Second Empire, ce sont surtout des prêtres, des fonctionnaires, des commerçants et artisans citadins. Plus tard, sous la III<sup>e</sup> République radicale, le mouvement rebondira en un néo-bardisme plutôt urbain, mais avec de fortes racines rurales, dont l'idéologie se durcira après la Première Guerre

mondiale en un nationalisme bien plus radical, qui s'opposera nettement au provincialisme de la génération précédente. Cette onde touchera enfin, après la Seconde Guerre mondiale, les enfants de la petite paysannerie venus vivre et travailler en ville, bénéficiant généralement d'un niveau d'instruction secondaire, souvent devenus des intellectuels.

- 40 Ce courant à la fois littéraire et idéologique a toujours eu une forte conscience de soi, élaborant sa théorie au sein de sa pratique sociale. Il se présente comme l'instrument d'une contre-acculturation, d'une inversion militante de la seconde acculturation, visant à restaurer, à travers la pratique culturelle de la langue bretonne, des valeurs menacées de disparition. Il ne prétend pas revenir à l'oralité pure, mais faire du breton une langue de plein exercice contemporain, en particulier par la littérature. Il a le même caractère cyclique que les deux premières acculturations, touchant les mêmes groupes sociaux dans le même ordre, servant pour ces groupes de vecteur des idéologies dominantes successives, s'exprimant par la production de textes.
- 41 Il a coexisté pendant un siècle et demi (du début du dix-neuvième siècle au milieu du vingtième) avec la littérature issue de l'ancienne tradition, sans jamais se confondre avec elle. Loin de partager son lent déclin et finalement sa disparition (dans les années 1950), il est devenu en pratique la seule forme d'expression écrite du breton de nos jours.
- 42 Le problème qu'il pose n'est donc pas tant celui de son existence : celle-ci est manifeste et explicite. C'est plutôt son interprétation, dans la mesure où le discours qu'il tient sur lui-même ne correspond pas exactement à la réalité observable.
- 43 Depuis deux siècles, ce courant se reforme à chaque génération autour d'un petit nombre de textes étendards, correspondant à la sensibilité du moment. Le premier d'entre eux fut le *Barzaz Breiz* ; le dernier en date est le *Comment peut-on être Breton ?* (1970) de Morvan Lebesque<sup>30</sup>. Dans leur sillage, de nombreux autres textes les glosent, les adaptent à des publics différents. Mais pas un de ces textes n'est écrit en breton. Cette contradiction avait bien été sentie par le groupe nationaliste de l'entre-deux-guerres qui animait la revue *Gwalarn* ; aucun de ses penseurs n'a pour autant produit dans la langue du futur État le manifeste fondateur qu'on pouvait en attendre. Le public potentiel existait cependant : la presse catholique en breton avait encore dans les années 1930 plusieurs dizaines de milliers de lecteurs réguliers.
- 44 Dans la longue liste des grammairiens, lexicographes, pédagogues et défenseurs du breton écrit qui constitue l'outil linguistique de ce courant d'écriture, le nombre et la qualité de ceux pour qui cette langue est seconde surprennent : Le Gonidec reconnaît l'avoir apprise à l'âge adulte<sup>31</sup> ; La Villemarqué y fait des fautes de débutant<sup>32</sup> ; le Nordiste de Gaulle vivait à Paris ; pour le jeune François Vallée<sup>33</sup>, c'est la langue des domestiques et des employés ; René Le Roux<sup>34</sup> est d'origine tourangelle ; Émile Ernault<sup>35</sup>, de Saint-Brieuc, l'apprend tard, comme après lui les fondateurs de *Gwalarn* et d'*Ar Falz*, Roparz Hemon<sup>36</sup> et Yann Sohier<sup>37</sup>. Nous arrêtons prudemment à l'avant-guerre une liste qui pourrait aisément se prolonger jusqu'à nous.
- 45 La langue que ces groupes cherchent à promouvoir n'est pas celle que parlent et lisent les bretonnants. Il est vrai que toute langue littéraire s'écarte plus ou moins de ses variétés vernaculaires et que sa pratique intellectuelle et artistique produit au moins provisoirement un effet d'artificialité. Mais le travail des écrivains sur la langue, ordinairement, descend peu à peu dans l'usage courant par ces canaux de transmission

qu'étaient autrefois la prédication et le théâtre, que sont aujourd'hui les médias et les écoles. Cette mise en circulation des créations langagières est totalement absente en breton et la seule variété écrite de cette langue désormais pratiquée s'éloigne de plus en plus des formes orales traditionnelles. Elle s'en éloigne d'autant plus qu'étant langue seconde, apprise, pour nombre d'écrivains et de lecteurs, elle emprunte bien souvent au français des tours syntaxiques et stylistiques. Dans certains milieux militants, cette langue écrite a donné naissance à une variété parlée qui s'enseigne depuis une ou deux générations à des enfants ; mais ceux-ci, vivant dans un univers saturé de français, la parlent en appliquant la plupart des règles phonétiques et phonologiques de la langue dominante. Cette variété de breton écrit-parlé, loin d'encourager un retour des bretonnants naturels vers leur langue maternelle, tend à conférer à cette dernière le statut inférieur d'un patois terminal. Et comme ce « xénolecte<sup>38</sup> » est désormais la forme de breton que diffusent le plus souvent les médias audiovisuels, comme c'est de plus en plus lui qui est enseigné aux élèves des cours de breton, on en est arrivé à une situation paradoxale de divorce presque total entre la pratique héritée et la pratique acquise de la langue.

- 46 Aucun groupe social bas-breton ne s'est jamais défini d'abord comme victime d'une oppression culturelle. On ne trouve pas en Bretagne, comme dans d'autres régions, de témoignages d'une injustice linguistique ressentie. Le souvenir, par exemple, que des emplois auraient été interdits aux bretonnants. On doit admettre que les efforts des instituteurs pour imposer le français aux enfants ont été, sinon toujours secondés par les parents, du moins jamais contestés. L'histoire ressassée de la « vache » et du « symbole » vise à accréditer l'idée d'une extirpation du breton par la terreur ; elle ignore, oublie ou cache la réelle misère matérielle et spirituelle d'enfants qui, devenus aujourd'hui des vieillards, décrivent encore avec émerveillement le monde neuf que leur ouvrait l'École. Ni l'Église, pourtant prompt à s'opposer à l'État laïc sur les questions d'enseignement ; ni la paysannerie, qui a pourtant produit naguère une brillante génération de leaders très radicaux, profondément attachés à la région ; ni la petite bourgeoisie commerçante que ce thème aurait pu servir à l'époque de sa lutte contre la grande distribution ; ni les ouvriers des villes, massivement originaires des zones rurales depuis les années 1950 et 1960 et fortement touchés dans la décennie suivante par des thèmes comme « vivre et travailler au pays » ; jamais aucune de ces grandes forces sociales ne s'est emparée de la question de la langue menacée dans le but de rassembler autour d'elle l'ensemble de la population bretonne.
- 47 Le noyau permanent des militants du breton n'est pas seulement réduit en nombre et marginal dans la société régionale. Il s'appuie en outre sur des cercles très instables. Pour un ou deux écrivains qui, dans une génération donnée, laissent à leur mort une œuvre véritable, des dizaines d'autres n'ont produit qu'une poignée de poèmes ou de chansons, une ou deux nouvelles, un conte, un récit autobiographique. Il serait intéressant de savoir si le corps de leurs lecteurs se renouvelle avec la même rapidité. Notre sentiment pour les trente dernières années est que le fait d'écrire ou de lire en breton correspond le plus souvent à deux étapes de l'existence : la charnière entre l'adolescence et l'âge adulte d'une part, entre la vie active et la retraite d'autre part. Ainsi, bien que ceux qui, à un moment ou un autre de leur vie, se sont reconnus dans le discours de défense du breton et de sa littérature ou plus généralement de la culture régionale, soient très nombreux, il ne semble pas qu'en leur sein se soit dégagée une

grande quantité d'engagements perpétuels qui permettraient une comparaison, par exemple, avec le syndicalisme ou l'activisme politique.

- 48 Derrière le discours militant sur le nécessaire et possible renouveau de la langue et de la culture bretonnes figure le thème obsédant de l'agonie et de la mort. Déjà en 1836 *Les derniers Bretons* de Souvestre avaient mis à la mode romantique une Bretagne expirante. Trois ans plus tard, le *Barzaz Breiz* présente à la fin de son épilogue le peuple breton, vieilli, s'avançant « au milieu des tombeaux... de ses pères, vers un point rayonnant du ciel que lui montrent au loin l'Espérance et la Foi ». Toutes les recherches folkloriques du siècle, que couronne *La Légende de la Mort* de Le Braz (1893), sont motivées par l'imminente disparition des derniers vieillards porteurs d'un savoir presque éteint. L'unique poème breton de Sohier décrit les obsèques de sept vieilles femmes après lesquelles on n'entendra plus au village « que la langue de l'Étranger ». *Le Cheval d'orgueil* d'Hélias dépeint un état de société évidemment révolu. Tout le discours revivaliste, du moins ses pièces les plus significatives, semble ainsi contenir sa propre dénégation.
- 49 Cette impression se renforce encore lorsque l'on constate à quel point le courant nationaliste refuse le passé et le présent historiques. Certains auteurs sont déjà résignés à la disparition de la langue parlée aujourd'hui par les paysans (d'autres vont jusqu'à la souhaiter), parce qu'elle est morcelée en dialectes et lexicalement impure<sup>39</sup>. La grande majorité des jeunes néo-bretonnants ignore pratiquement toute la littérature écrite en breton depuis le Moyen Âge jusqu'à la Première Guerre mondiale, pour la raison qu'elle est infestée d'emprunts et d'esprit français. La seule référence préservée dans le passé est celle d'un âge d'or perdu, très riche et très pur, antérieur à la francisation de la grande noblesse bretonne (située vers le XII<sup>e</sup> siècle). La seule issue qui subsiste est celle, ouverte par Le Gonidec, La Villemarqué, Vallée et Hemon, qui débouche dans un avenir indéfini sur la reconstruction d'une langue et d'une culture totalement désaliénées, qu'il faudrait artificiellement réapprendre à son détenteur légitime, le peuple.
- 50 Ce divorce avec la réalité vécue s'exprime encore sous la forme d'auto-reproches amers. Le peuple breton est « endormi », « berné », « soumis », « veule »<sup>40</sup> ; ses élites culturelles sont « bâtarde » et le « trahissent » ; le mouvement le plus revendicatif lui-même, quand il commente sa propre histoire, se présente comme la victime coupable de la propension naturelle des Celtes à se diviser face à leurs adversaires<sup>41</sup>.
- 51 Une telle situation interdit toute construction, tout progrès. Les idées de 1988 sont toujours celles de 1830, simplement repeintes tour à tour aux couleurs du christianisme social, du nationalisme, du fascisme, du fédéralisme, du marxisme, du tiers-mondisme, de l'écologie, de la psychanalyse ou du libéralisme européen. Partis et associations se font et se défont, se divisent et s'opposent, forment dans le meilleur des cas autour d'un leader un bloc éphémère. Mais aucune institution n'en sort. Et l'État, de ses multiples bras, est paradoxalement le seul unificateur possible : cible de toutes les malédictions et revendications, mais aussi source de tous les espoirs. C'est aujourd'hui le budget régional qui subventionne l'édition bretonne ; c'est le ministère de l'Éducation nationale qui assure la survie d'un enseignement du breton ; c'est le service public de radio et de télévision qui diffuse les émissions en langue régionale. Défenseur de valeurs qu'il n'arrive pas à vivre, le particularisme dépend en outre de la générosité de son principal adversaire, l'assassin honni de la bretonnité. Cela est vrai depuis la première pétition en faveur de l'enseignement du breton, en 1870<sup>42</sup>, mais c'était déjà

vrai en 1840, lorsque le partenaire institutionnel était l'Église catholique, et que les positions sociales du breton étaient encore très fortes<sup>43</sup>.

- 52 Toutes ces raisons, succinctement présentées, nous font douter du caractère positif de ce mouvement contemporain d'exaltation de la langue et de la littérature bretonnes. Il se présente lui-même comme l'instrument d'une « réparation historique » à venir. Mais le niveau actuel de la pratique sociale du breton hérité, le fait qu'il ait cessé de se transmettre dans les familles depuis presque une génération inspirent un certain scepticisme quant à ses capacités futures à redevenir langue de communication et, *a fortiori*, langue de culture. Même s'il est vrai que, grâce à une aide assez considérable des collectivités locales, départementales et régionale, et surtout de l'État, une infime proportion des classes d'âge aujourd'hui scolarisées acquiert dans le cadre d'un enseignement bilingue une connaissance active du breton, il s'agit d'un breton coupé de ses racines historiques, dont les formes linguistiques, la production culturelle et le mode de reproduction sont tellement intégrés au système national qu'ils en apparaissent plutôt comme une variante interne que comme l'expression d'une véritable « différence ». C'est-à-dire plutôt comme une troisième onde d'acculturation, cette fois non plus à des pratiques – lecture, écriture – ou à des comportements – changement de langue – mais à des valeurs, globalement celles de l'avatar contemporain de la nation.

\*

- 53 Mon hypothèse est donc que la continuité d'une production littéraire militante en breton, malgré la disparition presque totale de la demande populaire et de l'offre cléricale qui constituaient le couple nécessaire de l'ancienne littérature, contient quelque chose de paradoxal. C'est aujourd'hui parmi les plus instruits, les mieux acculturés que se trouvent ceux qui défendent une expression originale de la Bretagne, tandis que l'empreinte même de la langue-référence<sup>44</sup> s'efface lentement dans ses bastions sociaux traditionnels. Ce paradoxe m'a suggéré une analogie avec ce que Freud nomme « le travail du deuil ».
- 54 Trois raisons m'ont fait d'abord hésiter à déclarer *Deuil et mélancolie*<sup>45</sup> comme catalyseur de ma réflexion. Rien n'autorise la mise en équivalence de l'écriture avec une activité psychique : un texte n'est pas un rêve, à certains égards il est même son contraire ; rien ne permet de penser que la production de dizaines d'auteurs appartenant à plusieurs générations a le moindre rapport avec ce que l'analyste découvre chez un patient : j'ignore tout de ce que serait un psychisme collectif, et à plus forte raison comment on pourrait en faire l'histoire ; Freud distingue la normalité de la pathologie : je n'ai nullement la prétention de transposer cette distinction au niveau social et ne pense pas que vouloir œuvrer au sauvetage de la langue bretonne et à l'illustration de sa littérature soit un symptôme de démence ! Si je fais tout de même référence à Freud, c'est que les textes dont je parle me semblent mieux se comprendre comme traces d'un processus de détachement que comme travail fondateur.
- 55 *Trauer und Melancholie* définit le deuil comme « la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à sa place, la patrie, la liberté, un idéal, etc. ». Il décrit le travail accompli par le deuil comme une succession d'opérations :
- a. L'épreuve de réalité « qui montre que l'objet aimé n'existe plus » ;

- b. La rébellion contre la nécessité « de retirer toute la libido des liens qui la retiennent à cet objet » ;
- c. Le douloureux détachement de la libido, qui s'accomplit « en détail, avec une grande dépense de temps et d'énergie d'investissement », tandis que « l'existence de l'objet perdu se poursuit psychologiquement » ;
- d. L'achèvement du deuil, quand « le moi... redevient libre et sans inhibitions ».
- 56 Ce que Freud décrit s'applique correctement à l'itinéraire d'un homme arraché à la terre natale, à la langue maternelle, à ses premières représentations et pratiques sociales, ayant travaillé dur pour acquérir une autre culture, un autre mode de vie et qui, étant parvenu au terme de ce travail, prend conscience de la présence latente de son ancienne personnalité sous la nouvelle et fait retour sur soi. Ou encore à celui d'un adolescent (citadin, francophone) qui réalise soudain la profondeur du gouffre culturel qui le sépare de ses grands-parents (paysans, bretonnants).
- 57 Apprendre à lire le breton, parfois à l'écrire, en retrouver l'expression estompée, revenir au lieu de son origine, tâcher de comprendre comment on a pu devenir si différent, faire le bilan de cette métamorphose, telles sont les étapes du deuil. L'écoulement des dictionnaires et des méthodes d'apprentissage du breton, le succès des histoires de vie et des mémoires témoignent du caractère social de ce processus individuel. Cette forme intime de deuil peut s'exprimer par des prises de position publiques, la production de textes. Elle se termine par l'abandon définitif de l'ancienne personnalité qui poursuit son existence inerte, soit sous l'aspect d'une discrète nostalgie du temps passé, soit par un sentiment de satisfaction devant les progrès accomplis, soit encore par un parti pris de dérision du passé.
- 58 Ce que je rapporte ici, j'ai pu l'observer souvent dans ma propre famille, chez des parents et amis appartenant à ma génération ou à celle qui la précède. C'est là sans doute ce que Freud appelle « deuil normal », processus de détachement de l'objet perdu, douloureux, mais finalement « couronné de succès<sup>46</sup> ». Il ne présente dans son origine et dans son déroulement rien qui soit spécifiquement breton. S'il possède cette intensité en Bretagne, c'est que la distance à parcourir entre l'ancien et le nouveau y était plus grande, et qu'elle a dû être parcourue en moins de temps que dans d'autres régions. Et c'est bien sûr la présence d'une langue spécifique qui lui donne son contenu particulier.
- 59 Sa longue durée s'explique par le fait que toutes les couches de la population y ont été soumises successivement. Les premiers « dolents » de la Monarchie de Juillet étaient des gens instruits, acculturés depuis longtemps ; leur deuil est déclenché par l'échec de la réconciliation avec le peuple et par la prise de conscience de la profondeur des mutations engendrées par la Révolution. Souvestre est leur porte-parole. Les derniers « dolents » ont été les enfants de ces paysans prolétaires francisés en surface par l'École de Jules Ferry ; leur deuil a été déclenché par l'urbanisation brutale des années de l'après-guerre et la crise de confiance dans le progrès, sensible dans le reflux du mouvement de Mai 1968. C'est chez Hélias qu'ils ont cherché l'explication de leur malaise. Entre ces extrêmes prennent place les petits-bourgeois du Second Empire, les nouvelles couches moyennes de la III<sup>e</sup> République, les petits possédants des années 1920.
- 60 Ce travail de deuil accompagnerait donc une troisième acculturation comportant l'abandon des valeurs abstraites liées à l'ancien temps : formes de sociabilité,

représentation des univers physique et métaphysique et l'acquisition de nouvelles valeurs (urbanité, laïcité, consommation de masse, etc.). Il est paradoxal du fait qu'il se manifeste par une intense exaltation des valeurs mêmes dont l'abandon est en réalité programmé. Il n'y a aucune raison de penser qu'il est limité à la Bretagne contemporaine : bien d'autres régions, bien d'autres pays doivent à tout moment de l'histoire faire leur deuil de quelque chose. La France coloniale a fait le deuil douloureux de l'Algérie ; l'empire britannique celui des Indes ; les Noirs américains celui de l'Afrique ; l'Allemagne poursuit depuis 1945, à travers sa littérature et son cinéma, le deuil de ce qu'elle fut naguère<sup>47</sup>.

- 61 Bien qu'il « s'écarte sérieusement du comportement normal », le deuil n'est selon Freud jamais considéré comme pathologique, parce que son heureuse issue est prévisible. C'est seulement lorsqu'il ne parvient pas à s'achever qu'il devient mélancolique et que l'entourage s'inquiète. Le deuil de la Bretagne contient quelque chose de semblable à la mélancolie. Autant en effet le mouvement littéraire illustré d'abord par Émile Souvestre, puis par Anatole Le Braz, aujourd'hui par Pierre-Jakez Hélias semble relever du « deuil normal », autant le courant issu du *Barzaz Breiz* paraît avoir un rapport avec la mélancolie.
- 62 Cette seconde modalité n'est pas différente par sa nature du deuil décrit plus haut. Elle en possède tous les caractères, sauf deux : elle ne comporte pas de détachement final et de choix corrélatif d'un autre investissement. La chaîne épreuve de réalité-douleur-révolte-surinvestissement y forme une boucle dans laquelle la pensée repasse inlassablement. Cette récurrence produit un discours toujours disponible pour le « deuil normal », qui le suit un moment avant d'en sortir et donne ainsi au mouvement revivaliste l'illusion périodique de gagner un terrain qui se dérobe en fait sous ses pas.
- 63 C'est pourquoi je pense que cette littérature n'est pas à lire dans le seul cadre breton, mais bien dans le cadre plus large de la France d'après 1789. Le particularisme breton n'est pas un mouvement idéologique parmi d'autres. Si son origine coïncide dans le temps avec celle de ses homologues européens, son statut historique diffère essentiellement du leur. Sorte de voix off dans la société régionale, il n'est pas un Sinn Féin qui aurait pris un peu de retard sur son grand frère. Son éclosion peu après la dernière tentative légitimiste en Vendée, dans les années du débat sur la décentralisation et la liberté de l'enseignement, sa véritable haine-passion du « jacobinisme », sa perméabilité à toutes les idéologies de droite comme de gauche, son incapacité à s'organiser en force politique cohérente, tout cela montre qu'il ne procède pas de la poussée positive d'un peuple accédant à la conscience nationale et capable de faire craquer un empire. Il en est le contraire : réaction spécifique à l'expansion d'une conscience nationale qui l'englobe et sur laquelle il n'a pas de prise.
- 64 Bien sûr, l'histoire n'est jamais finie et il se peut que la construction d'une Europe supranationale, affaiblissant les constructions étatiques issues de la Révolution française et de l'Empire, libère en quelque sorte ce que la mélancolie de la Bretagne peut contenir de positif. C'est du moins ce que paraissent espérer les défenseurs d'une expression culturelle bretonne spécifique. Je ne reviendrai pas sur les raisons, exposées plus haut, pour lesquelles je doute finalement d'une telle éventualité. Ce que la mélancolie de la Bretagne contient de positif, c'est sûrement le désir profond de relations humaines plus chaleureuses, plus fraternelles. Qu'elle exprime ce désir en contestant les institutions « froides » d'un État fortement centralisé engendré par des nécessités historiques bien connues ; qu'elle porte l'espoir de reconstruire dans les

conditions offertes par le monde contemporain le bonheur enfui d'une culture « chaude » disparue avec l'univers rural ancien (familiarité, vicinalité, vie villageoise, langue d'une enfance paysanne, langue des grands-parents, etc.) n'a rien que de très compréhensible. Remarquons seulement que c'est la république jacobine qui a depuis un siècle assuré la promotion culturelle des couches sociales les plus pauvres, celles dont sont issus ses contestataires d'aujourd'hui ; et que la société rurale, fondée sur la propriété de la terre, n'était sans doute pas aussi idyllique que son idéalisation post-mortem le prétend<sup>48</sup>.

\*

- 65 D'abord établie par la volonté d'aider les pêcheurs analphabètes et unilingues du Moyen Âge à sauver leur âme, la littérature du breton puise aujourd'hui son énergie dans la résolution d'une minorité militante de maintenir dans une population entièrement alphabétisée et francisée une « différence » qui va bien au-delà de l'usage linguistique. Notre propos n'était pas de juger ses promoteurs des anciens temps plus que ceux des temps nouveaux. Il était d'essayer de comprendre comment une langue acculée tout au bout du continent européen a été prise, après les siècles obscurs de l'oralité, dès la constitution de l'empire carolingien, dans un vaste tourbillon de l'histoire. Trois vagues successives ont, en se chevauchant, submergé l'une après l'autre au cours du dernier millénaire toutes les couches de la population bretonnante : celle de la civilisation du livre qui a lentement essaimé la pensée méthodique dans des espaces voués depuis des temps immémoriaux à la seule parole ; celle du prestige de la langue française, portée bien au-delà des frontières actuelles de la France par la puissance des arts, des armes et des lois ; celle enfin de la modernité, pour le meilleur et pour le pire. Chacune des ondes qui formaient ces vagues a laissé derrière elle, comme une écume, un dépôt de textes bretons, notre héritage littéraire, précieux pour nous parce qu'il explique une part de ce que nous sommes aujourd'hui.
- 66 Aucune conception téléologique de l'histoire n'a commandé la rédaction de ces quelques pages : nul dieu jaloux n'a condamné la langue bretonne, dès sa naissance, à la mort lente ou aux ténèbres spirituelles. Et depuis tous ces siècles, elle a bien tenu son rôle de truchement entre les consciences, capable d'user parfois de ses charmes. Mais après tant et tant d'érudition, de chants d'amour, de charges et d'élégies consacrés au breton sans toujours faire avancer sa connaissance scientifique, il fallait bien tenter une première interprétation globale du phénomène six fois centenaire de l'écriture du breton. Telle est pour le moment la meilleure que j'aie su imaginer.

---

## NOTES

1. Yves LE GALLO et Jean BALCOU (dir.), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1987 (3 volumes).



2. Il ne s'agit que de fragments épars. Le premier texte à peu près lisible est une prophétie, le *Dialogue entre Arthur, roi des Bretons, et Guinglaff*, datée du milieu du quinzième siècle.
3. Les gloses bretonnes de ces manuscrits ne peuvent évidemment en aucun cas être considérées comme les indices d'une pratique littéraire du breton.
4. La *Chanson d'Aquin* est datée de la dernière partie du XII<sup>e</sup> siècle. Rappelons par ailleurs que le français est utilisé en Bretagne pour la rédaction des actes privés et publics depuis les années 1240, presque en même temps que dans les régions bordant la Loire.
5. Voir sur ce sujet les travaux de Léon Fleuriot et de Yann-Ber Piriou.
6. 1341-1382.
7. 1337-1453.
8. Voir les ouvrages de René Martin.
9. Les trinitaires à Sarzeau (1339) ; les franciscains à l'Isle Verte (1346) ; les carmes à Saint-Pol-de-Léon (1353) ; les augustins à Carhaix (1355) ; les augustins à Lannion (1373) ; les carmes à Pont-l'Abbé (1383) ; les carmes à Hennebont (1386).
10. Les carmes à Bondon (1425) ; les franciscains à l'Île-Vierge, puis à l'Aber-Wrach (1445) ; les franciscains à Bernon (1445) ; les franciscains à l'Île-aux-Moines, puis à Plouguiel (1450) ; les franciscains à Pontivy (1458) ; les franciscains à Landerneau (1488).
11. Saint Yves, spirituellement formé chez les franciscains de Rennes, est canonisé en 1347 ; Charles de Blois est canonisé en 1371 (il avait cinq confesseurs franciscains) ; saint Jean Discalceat (*Santig Du*) était lui aussi franciscain ; Vincent Ferrier, dominicain, meurt à Vannes en 1419 ; sa canonisation est fêtée dans cette ville en 1456.
12. Voir encore les ouvrages de René Martin.
13. *Buhez Mab den, Mirouer de la Mort*.
14. *Tremenuan an Ytron Guerches Maria ; Pempzec Leuenez Maria*.
15. *Vie de sainte Nonne et de son fils Deuy ; Vie de sainte Barbe ; Passion et résurrection de Notre Sauveur Jésus-Christ ; Destruction de Jerusalem*.
16. À une seule exception, tardive, celle de la *Vie de sainte Catherine*.
17. Les relations entre la côte nord de la Bretagne et les Flandres étaient très actives pendant ces siècles.
18. Ils en organisèrent plus de trois cents au cours du seul dix-septième siècle.
19. Celui de Quimper, fondé en 1620, et celui de Vannes, fondé en 1630.
20. Créés à Tréguier en 1649, à Quimper en 1661, à Saint-Brieuc en 1664, à Saint-Pol-de-Léon en 1677, à Vannes en 1680.
21. Il s'agit en majorité de traductions. Le choix des traducteurs se porte remarquablement souvent sur des auteurs appartenant à la compagnie de Jésus.
22. Les relations maritimes entre le sud de la Bretagne et l'Espagne sont au moins aussi étroites que les relations spirituelles, à cette époque. Voir la *Vie de Louis Eunius*, par exemple.
23. La *Vie des saints* bretonne de Dom Marigo (1752) se lisait encore dans certaines familles du Léon il y a une vingtaine d'années.
24. Voir notre communication au colloque de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud sur *Les Langues de la Révolution* (sous presse).
25. Voir notre thèse pour le doctorat d'État sur la littérature de la langue bretonne entre 1789 et 1918.
26. Voir Jean LE DÛ et Yves LE BERRE, « La créativité lexicale en breton », *Cahiers de l'ERLA*, n° 2, 1990, p. 71-89.
27. Anciens élèves des collèges religieux ayant, pour une raison ou une autre, échappé à la prêtrise et retournés au travail agricole ou passés à des professions du secteur tertiaire : maîtres d'école, clercs de notaire, magistrats de tous rangs.
28. Cette graphie est celle de la première édition ; elle sera corrigée dans les suivantes en *Barzaz Breiz*.

29. Parmi les Bretons les plus fidèles à l'esprit national, La Villemarqué distingue « principalement... le peuple des montagnes » dans le *Barzaz Breiz*.
30. Charles DE GAULLE, « Da Varzed Breiz », *Revue de Bretagne et de Vendée*, mai 1864, p. 388 ; Joseph ROUSSE, *La Poésie bretonne au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Lethielleux 1895 ; François JAFFRENNOU (Taldir), *Breiziz 1810-1910*, Carhaix, Imprimerie du Peuple 1911 ; Loeiz HERRIEU, *La Littérature bretonne depuis les origines jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle*, Hennebont, Dihunamb, 1943 ; Marcel GUIEYSSE, *La Langue bretonne*, Hennebont, Impr. J. Méhat, 1925 ; Roparz HEMON, *La Langue bretonne et ses combats*, La Baule, Éditions de Bretagne, 1943.
31. « Si je vous disais qu'à l'âge de vingt-cinq ans, j'ai manqué moi-même d'être arrêté par des gendarmes qui me cherchaient, étant déguisé en paysan breton, faute de pouvoir m'expliquer dans la langue de mon pays... », lettre à Laouénan du 10 mai 1834, reproduite dans Louis DUJARDIN, *La vie et les œuvres de Jean-François-Marie-Maurice-Agathe Le-Gonidec, grammairien et lexicographe breton*, Brest, Impr. commerciale et administrative, 1949, p. 346.
32. La question est discutée par Donatien Laurent dans sa thèse sur *La Villemarqué, collecteur de chants populaires*, 1974.
33. Alias Abherve.
34. Alias Meven Mordiern.
35. 1852-1938.
36. 1900-1978.
37. 1901-1935.
38. Nous empruntons ce mot à John A. HOLM, *An Introduction to Pidgins and Creoles*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, vol. 1. Il le définit comme une variété de langue à la fois « *spoken natively* » et « *slightly foreignized* ».
39. Elle est alors qualifiée de « créole » ou de « britto-roman ».
40. « Conséquence psychologique et sociale de cette action d'éradication de la langue du peuple, on fabriquait des populations complexées, résignées, sans dynamisme. » Proposition de loi du Parti socialiste en faveur des langues et cultures de France, 1981, p. 6.
41. « Les caractères sont tranchés, les rivalités tenaces, les haines s'expriment avec violence. On commet toutes les erreurs de tactique possibles, on possède un art merveilleux de se discréditer, de paraître s'allier à toutes les causes perdues. Tous s'attellent au char du breton, les uns tirant à hue, les autres à dia. » Roparz HEMON, *La Langue bretonne et ses combats*, La Baule, Éditions de Bretagne, 1947, p. 66-67.
42. *Pétition pour les langues provinciales*, à l'initiative du comte H. de Charancey, d'Henri Gaidoz et de Charles de Gaulle.
43. Voir les virulentes critiques du « breton de curé » dans presque toutes les œuvres de La Villemarqué.
44. C'est toujours à la langue bretonne que se réfère comme à une preuve tout discours sur l'identité culturelle de la Bretagne.
45. Publié par Sigmund Freud en 1915. Traduit en français par J. Laplanche et J.-B. Portalis, *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1968.
46. Cela ne veut évidemment pas dire qu'il faille considérer comme un progrès le fait de devenir indifférent au sort de la culture bretonne, mais que la douleur qui accompagnait le travail du deuil a cessé.
47. Jean-Yves Cozic, psychiatre, expliquait le 11 février 1993 à un journaliste de *Ouest-France* que le travail du deuil de l'ancien Brest (détruit par les bombardements américains en 1945) est selon lui en train de s'achever ; la population brestoise cesserait seulement, près de cinquante ans plus tard, de refuser la réalité de la ville reconstruite et commencerait à réinvestir son imaginaire dans le paysage urbain réel.

48. Nous pensons précisément à des textes du début du siècle nous décrivant des nobles bretons d'avant la Révolution labourant leur terre, l'épée au côté, comme leurs fraternels voisins roturiers ; à des chansons de l'après-Mai 1968, à des poèmes d'Anjela Duval...

---

## RÉSUMÉS

L'histoire de l'écriture du breton s'étend sur six siècles et demi, des quelques phrases datées du milieu du quatorzième siècle et constituant ce qu'on appelle « le breton d'Ivonet Omnès » à nos jours. Elle naît de la nécessité pour un groupe social donné d'une production écrite en breton, avant qu'elle ne perde sa raison d'être à cause de l'expansion du français. Après la généralisation de l'usage du français au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, la logique voudrait que l'écriture du breton, faute d'une clientèle obligée, vive ses dernières heures. Pourtant, la quantité de textes originaux et de traductions publiés chaque année en breton ne diminue pas. La nature de cette langue écrite est toutefois bien différente de celle qui avait cours précédemment.

The history of Breton writing extends over six and a half centuries, from the few sentences dating from the middle of the fourteenth century and constituting what is known as "Ivonet Omnès Breton" to the present day. It was born of the need for a given social group to produce written material in Breton, before it lost its raison d'être because of the expansion of French. After the widespread use of French in the mid-twentieth century, the logic would have it that Breton writing, in the absence of an obliged clientele, would live its last hours. However, the number of original texts and translations published each year in Breton does not decrease. The nature of this written language is, however, quite different from that which was previously used.

## INDEX

**Mots-clés** : littérature bretonne, breton (langue), sociologie de la littérature, histoire

**Keywords** : Breton literature, Breton (language), sociology of literature, history

## AUTEUR

**YVES LE BERRE**

Maître de conférences à l'Université de Bretagne Occidentale (URA 374 du CNRS - CRBC/UBO - Brest.)